

LA BATAILLE

de Heiner Müller

Adaptation : Jean Jourdheuil et Heinz Schwarzinger

Mise en scène : Philippe Van Kessel

Assistant à la mise en scène : Marc Draime

Dramaturgie : Maurice Taszman

Décor : Didier Payen

Costumes : Colette Huchard

Musique : Jean-Yves Bosseur

Lumières : Franck Thévenon

avec :

Jean-Pierre Baudson, Marie-Luce Bonfanti, Alfredo Canavate,
Paul Clairry, Patrick Donnay, Marie-Ange Dutheil,
Eric Firenz, Valérie Lemaitre, Thierry Paret,
Guy Touraille, Luc Van Grunderbeec.

Production Théâtre National de la Communauté Française de
Belgique avec la collaboration du Goethe Institut.

LA BATAILLE

Cette pièce nous entraîne "dans le fond de la marmite" comme l'écrit Müller : débâcle de Russie, chute de Berlin, trahisons et meurtres fratricides, lâcheté, doute, peur, faim (jusqu'au cannibalisme...) et tout au fond, malgré l'Histoire et ses oeuvres, l'espoir glauque de s'en sortir... Personnages électrofinés par le sens du tragique en collision avec le comique de Müller, véritables marionnettes de l'Histoire tirant quelques fois elles-mêmes leurs propres fils...



*"Je fis un rêve et c'était un cauchemar;
je me suis réveillé et tout était en ordre."*

Mon texte est un annuaire du téléphone, c'est comme cela qu'il doit être monté, et le monde comprendra. Car il s'agira alors de l'expérience que l'on fait d'un matériau étranger. Faire l'expérience d'une chose consiste justement à ne pas pouvoir la réduire tout de suite à une idée. On n'y réfléchit qu'après coup. Si les mises en scène de mes textes ont été jusqu'ici si mauvaises, si ratées, c'est parce qu'ils ont été montés avec cette volonté explicative. Parce qu'ils ont été pris trop au sérieux.

H.M. *Erreurs choisies.*

L'EUROPE
N'EST DEVENUE L'EUROPE QUE PAR L'ART.
CE N'EST PAS NAPOLEON QUI A FAIT L'EUROPE,
C'EST GOYA.

Tadeusz Kantor

Müller ouvert sur *La Bataille* et *Germania* mort à Berlin. Travailler avec Müller, c'est s'enfoncer dans une matière faite de fragments apparemment autonomes (tantôt dramatiques, tragiques, puis franchement burlesques), des matériaux comme il le dit lui-même. C'est aussi refaire le montage de ces scènes reliées l'une à l'autre par une évidente volonté d'interroger la durée et non de saisir l'instant, ou l'actualité (même si elle vient à la rencontre de Müller).

- Travailler avec Müller, c'est surtout découvrir qu'il écrit les trous de l'Histoire non comme des accidents ou des pannes mais comme des questions sans réponse. Ou plutôt qu'il donne aux questions l'importance que les discours tentent de recouvrir d'un appareil d'explications toutes plus salvatrices les unes que les autres.

- Mettre en scène Heiner Müller pose au metteur en scène et aux acteurs des questions qui apparaissent comme des pièges : comment donner une couleur générale à cet assemblage de fragments apparemment discontinus et de tonalités contradictoires ? Jouer Müller oblige les acteurs à s'emparer de "personnages" souvent dépouillés d'une biographie individuelle et plutôt écrits comme emblématiques ou symboliques. Des porte-voix, des corps décrits comme les restes de l'Histoire, voilà de quoi l'acteur doit se nourrir. Et trouver, dans le texte compact de Müller, dans cette apparente opacité du langage, une circulation d'air et de jeu. Müller insiste souvent sur ce point qui est de ne pas vouloir "faire dire" au texte ce que nous voudrions qu'il dise, nous empêchant alors d'entendre, simplement, ce qu'il énonce. Un parti-pris de légèreté et d'impertinence n'est pas ce qui nous rebute dans ces deux pièces. Elles offrent suffisamment de moments de détente absurde, féroce ou tout bonnement burlesque pour ne pas attaquer ce texte d'un point de vue trop ascétique, ou, et c'est ce que nous voulons éviter à tout prix, d'un point de vue didactique ou documentaire.

- Pas de leçon, donc, donnée ici par Müller et qui serait relayée par la mise en scène et le jeu. Plutôt le choix d'une redistribution continue des identités, des fonctions et des personnages. Le choix, aussi, d'un spectacle qui posera certainement des questions mais qui aura pour première vocation de réveiller et d'allumer nos mémoires... Müller ouvert donc.

Philippe van Kessel

LE PETIT MULLER SANS PEINE

ALCOOL. "Pour moi, une nécessité. Dans dix ans, peut-être la seule nourriture encore propre. Sans les poisons qu'on trouve dans le lait. En tout cas plus propre que le lait maternel.

Je préfère l'alcool au lait."

THOMAS BERNHARD. "J'ai beaucoup de respect pour sa vie, je ne suis jamais arrivé à lire sa prose. L'Autriche est un cadavre qui ne m'intéresse pas."

DIEU. "Ne signifie rien pour moi. Absolument rien."

ECOLOGIE. " Il y a une bonne définition de Karl Kraus. C'est une définition de la sociale démocratie, mais elle peut s'appliquer: "C'est comme l'ablation d'un cor au pied sur un corps entièrement cancéreux. Ce corps plein de cancer, c'est l'espoir de l'humanité. L'espoir qu'on ira sur la Lune parce qu'il ne sera plus possible de vivre sur la terre."

EUROPE. "Je n'en ai pas besoin."

FOOTBALL. "J'ai toujours dit que le problème avec le football - et personne ne l'a résolu -, c'est qu'il n'y a qu'une seule balle et plein de joueurs."

GORBATCHEV. " C'est comme le whisky Black and White. On ne peut jamais savoir ce qui est blanc et ce qui est noir."

MARX. "Valait en tout cas mieux que ses lecteurs. Sa principale qualité, c'est qu'il avait peur des marxistes."

MISE EN SCENE (AU THEATRE). "Une invention du capitalisme. Un signe de décadence."

MORT. "J'y crois. C'est une des rares choses dont je ne doute pas."

MORTS (CADAVRES). " Les premiers dont je me souviens datent d'après la guerre. J'ai oublié les autres. Je pense que quand on est mort, on ne peut plus mentir. C'est pour ça que les dialogues entre les morts m'intéressent."

ORDRE. "Le rêve des serviteurs de l'Etat, ce piétinement sur place, cette immobilité totale. L'ordre complet n'existe que dans les cimetières. L'une des fonctions de la littérature, du théâtre est de créer du désordre."

REVOLUTION. "Un rêve. Mais je tiens à mes rêves."

SEXE. "Indispensable. Peut-être reposant de vivre sans. Je ne sais pas."

SHAKESPEARE. "Un cauchemar. J'aimerais qu'il n'ait jamais existé. Impossible qu'un homme ait pu faire tout ça."

TRAHISON. "Un moyen de survie."

L'amère mémoire de Müller

Il y a une obsession de la destruction chez Müller, jusque dans la forme même de son théâtre, qui nie l'intrigue, la psychologie et le sens de l'Histoire. En lieu et place, une esthétique du grotesque mettant en scène un homme-machine, pantin désarticulé privé de sens religieux, ne connaissant pour toute transcendance que la culpabilité et le sexe.

On saluera ici la précision et la rigueur avec laquelle l'équipe du National a traité cette manière noire et provocatrice, première mondiale en français, dans une adaptation de Jean Jourdheuil et Heinz Schwarzinger. Les comédiens, de Marie-Luce Bonfanti à Anne Marev, d'Eric Firenz à Luc Van Grunderbeeck, en passant par Hélène Schwaller, Jean-Pierre Baudson et Guy Touraille, sont irréprochables dans cette galerie de monstres ordinaires. La musique de Jean-Yves Bosseur distille une subtile angoisse werbernienne entre les séquences et les décors de Didier Payen collent idéalement à l'univers de Müller. Un univers dans lequel rien n'est laissé au hasard ni à l'imaginaire du spectateur. Tout est montré, comme dans un cauchemar trivial et morbide, où le rire et l'émotion s'étranglent dans la lie empoisonnée de l'amertume.

Philip Tirard - Le Vif - L'Express

La bataille nous raconte diverses histoires vues par des personnages différents. Un boucher choisit en 41 de porter la chemise brune (cela vaut mieux que l'uniforme vert-de-gris) pour que sa clientèle ait de la viande. Il se porte volontaire pour achever un parachutiste anglais (cela vaut mieux que d'aller au front). En 45, il se suicide, énergiquement aidé par sa femme (vaut mieux être veuve que déshonorée). En parallèle, deux frères se retrouvent. L'un SA, l'autre socialiste, s'engage alors un chassé-croisé de fausses trahisons et de vraies culpabilités que seule la mort peut apaiser. Un père de famille tue sa femme et sa fille pour ne pas survivre au Führer mais au moment de tourner le revolver contre lui, il se défile... Des soldats affamés tirent à la courte paille, celui qui sera mangé. "Un pour tous, d'accord mais lequel ?" Tous autant qu'ils sont se sont faits posséder. Les ordres étaient les ordres et la discipline allemande... Ach ! Aucun, si ce n'est le SA (Luc Van Grunderbeeck) ne s'en est rendu compte, tout occupés qu'ils étaient à surnager au-dessus des autres. Cette honte, Philippe Van Kessel nous la sert avec une nudité, une sobriété impitoyable. En particulier, la scène entre les deux frères, presque douce, est terrible. Mais il use aussi de la cocasserie contenue dans Müller, avec une fantaisie débridée qui accentue encore l'effet de soupape. Ce rire là est terrifiant. La mise en scène met en rapport ce ravalement des hommes au rang de pantin, avec une musique céleste et humaine celle là... Cette *Bataille* est une pure merveille de finesse sous la caricature à la Grosz.

Sophie Creuz - L'Echo

CALENDRIER

Représentations à GRAMMONT

JANVIER

Mardi 14, Mercredi 15, Vendredi 17, Samedi 18 à 20 h 45
Jeudi 16 à 19 h - Dimanche 19 à 18 h

(Durée du spectacle : 1 h 05)

Renseignements et location au :

Théâtre des Treize Vents
Opéra Municipal
Bd Victor Hugo - 34000 Montpellier
de 13 h à 18 h, du Lundi au Samedi
Jeudi de 13 h à 17 h

tél : 67.52.72.91.

Service spécial d'autobus les jours de spectacle,
départ : 50 mn avant la représentation
(Square Planchon, rue Maguelone)
retour assuré après le spectacle.

Valérie Bousquet
Attachée de Relations Publiques
Théâtre des Treize Vents
Domaine de Grammont - 34000 Montpellier
Tél : 67.64.14.42.

Dès que le spectacle aura commencé nous ne pourrons plus
accueillir de retardataires. Nous le regrettons, mais nous
voulons éviter de troubler l'écoute du public et
la concentration des acteurs.